

l'égide de la science » ? Peut-être est-ce précisément dans le domaine du jeu, en dehors des diktats téléologiques, des catégories établies et de la fonctionnalité, qu'un devenir-du-monde sérieux, comme le fait de récupérer, deviennent possible. C'est sûrement la prémisse de la *SF*.

Bien avant que PETA n'ait remarqué la recherche artistique de da Costa, les amateurs de pigeons voyageurs ont eu peur de ce genre de controverses et d'attaques que certaines branches (pas toutes) des mouvements en faveur des droits des animaux ont orchestrées contre des relations organisées de travail unissant des humains et des animaux (y compris dans le devenir-avec des courses de pigeons) ; et cette peur a bien failli porter un coup fatal au projet PigeonBlog avant même qu'il n'ait commencé²⁹. Lors des premières étapes de son projet, da Costa avait contacté l'*American Racing Pigeon Union*, afin de rencontrer les colombo-philés et de voir si eux-mêmes, et leurs pigeons, acceptaient d'y participer. La première personne contactée était intéressée, mais avait franchement peur des militants des droits des animaux et de leurs stratégies. Cet homme a adressé da Costa à Bob Matsuyama, qui a longuement collaboré au projet et qui a également aidé les artistes-chercheurs à rencontrer les colombo-philés de San Jose, en gagnant leur confiance. Lorsque PigeonBlog s'est achevé, l'*American Racing Pigeon Union* a donné à da Costa un « Certificat d'appréciation » formel pour le travail qu'elle avait accompli pour les oiseaux et leurs amateurs en montrant à un plus large public les réalisations et les capacités des pigeons voyageurs.

Nombreux sont les fans de PigeonBlog, y compris des militants verts et des activistes en faveur de l'environnement, mais une réponse en particulier a convaincu da Costa que les

29. Il est trop facile d'écrire comme si les luttes et les clivages séparant les défenseurs des droits des animaux et d'autres avocats, ceux du faire-monde entre animaux et animaux-humains, étaient derrière nous et clos, ils ne le sont pas. Pour une discussion de cette question entre différentes façons qu'ont les féministes d'aimer les animaux, voir : "Kiwi Chicken Advocate Talks with Californian Dog Companion: Annie Potts in Conversation With Donna Haraway", *Féminism & Psychology*, Special issue "Feminism, Psychology and Nonhuman Animals", éd. Annie Potts, vol. 20, n° 3, août 2010, p. 318-36.

pigeons voyageurs de la Californie ont bien volé, ouvrant dans le monde quelque chose de prometteur entre les espèces. Le laboratoire d'ornithologie de l'université de Cornell a demandé à da Costa de siéger dans le conseil d'administration de l'association « Jardins d'oiseaux en milieu urbain », association montée dans le cadre d'une initiative de sciences citoyennes du laboratoire. Les données recueillies par des gens ordinaires, allant des promeneurs âgés aux enfants des écoles, pouvaient et allaient s'intégrer à des bases de données regroupant la recherche universitaire et les passions et questions des citoyens. Le projet PigeonWatch est étroitement lié à cette initiative de sciences citoyennes de l'université de Cornell : il répertorie les différences régionales dans les types de couleurs des différentes populations de pigeons communs en liberté. Un des projets PigeonWatch est situé à Washington D.C., où il a enrôlé les groupes scolaires de la ville pour observer et inventorier les pigeons urbains. Beaucoup de choses se produisent dans ce travail en Terrapolis. Les enfants de la ville, provenant essentiellement des groupes de « minorités », apprennent à voir des oiseaux méprisés comme des résidents de la ville, précieux, intéressants et dignes d'attention. Ni les enfants ni les pigeons en milieu urbain ne constituent une « faune sauvage » : ces deux groupes sont tous deux constitués d'êtres qui sont des sujets et des objets civiques dans un processus d'intra-action. Mais je ne peux pas et ne veux pas oublier que ces pigeons et ces enfants noirs à Washington D.C. portent à la fois les marques de l'iconographie raciste des États-Unis en tant qu'êtres considérés comme indisciplinés, sales, pas à leur place, ensauvagés. Les enfants réels cessent de voir les pigeons comme des « rats volants » et en viennent à les considérer comme des oiseaux sociables, des oiseaux qui ont des vies et des morts. D'enfants chahuteurs, et parfois même agresseurs d'oiseaux, ils se transforment en observateurs avisés, voire en défenseurs d'êtres dont ils ne savaient pas, jusqu'alors, comment les voir ou les respecter. Les écoliers sont devenus responsables. Du fait qu'ils ont une longue histoire de relations affectives et cognitives avec les hommes, il est possible que les pigeons ont répondu et qu'ils ont rendu leur regard aux enfants. De toutes

manières, les oiseaux n'ont plus été tourmentés. Je sais que ce compte-rendu est une histoire, une invitation autant qu'un accomplissement, mais l'espace de récupération au travers des catégories citadines trans-pécifiques souvent méprisées, mérite d'être élargi, pas d'être fermé³⁰.

Un autre projet artistique associant des pigeons voyageurs et leurs amateurs s'est constitué pour répondre au risque de la disparition de la communauté même des colombophiles. Ce projet, qui nourrit tant les pigeons que les humains qui s'en occupent a pris la forme de la commande en 2003 de faire construire un pigeonnier par une artiste, Matali Crasset, à Chaudry, en France. « Que commémore ce pigeonnier conçu par une artiste ? », demande Vinciane Despret :

Mais sans colombophile, sans savoir et savoir-faire des hommes et des oiseaux, sans sélection, sans apprentissage, sans transmission des usages, quand bien même resterait-il des pigeons, plus aucun ne sera voyageur. Ce qu'il s'agit de commémorer n'est donc pas un animal seul, ni une pratique seule, mais bien un agencement de deux « devenirs avec » qui s'inscrit, explicitement, à l'origine du projet. Autant dire, ce qu'il s'agit de faire exister, ce sont des relations par lesquelles des pigeons transforment des hommes en colombophiles talentueux et par lesquelles ces derniers transforment des pigeons en voyageurs fiables. C'est cela que l'œuvre commémore. Elle se charge de faire mémoire au sens de prolonger activement. Il y a « reprise »³¹.

Engagées dans les jeux de ficelles d'un faire-monde multi-spécifique, *SF*, en devenant-avec, da Costa et Despret sont des espèces compagnes. Pigeons voyageurs, pigeons de course,

30. Margaret Barker (de Cornell), qui a animé des ateliers pour les groupes scolaires de Washington D.C. dans les années 1990, a diffusé ces rapports optimistes. Voir Howard Youth, "Pigeons: Masters of Pomp and Circumstance", Smithsonian National Zoological Park : [<http://nationalzoo.si.edu/Publications/ZooGoer/1998/6/pigeons.cfm>].

31. Vinciane Despret, « Ceux qui insistent », in *Faire Art comme on fait société*, D. Debaise et al. (dir.), Paris, Les presses du Réel, 2013.

Voir pour l'histoire et les images du pigeonnier conçu par Crasset : [<http://www.artconnexion.org/espace-public-public-realm/37-matali-crasset--capsule>].

pigeons féroces en appellent tous à ceux qui s'en occupent, qu'ils soient émergents ou traditionnels, ils en appellent à la capacité de répondre, et vice-versa. Citadins d'espèces différentes et modes de vie et de mort font advenir des « colombophiles talentueux ».



Capsule, œuvre produite dans le cadre du projet de la Fondation de France, *Les nouveaux Commanditaires*. Médiation-Production : artconnexion, Lille. Matali Crasset, 2003. (Photo © André Morin.)

Despret et da Costa jouent au jeu de ficelles avec Matali Crasset, assurant le relais de *patterns* déjà noués et de possibles à Terrapolis. Crasset est *designer* industriel, une profession qui oblige à écouter et à collaborer avec des partenaires (ce dont les artistes plasticiens peuvent généralement se dispenser), et c'est ce que pratique également da Costa dans son travail et dans son jeu en tant que chercheuse artiste et artiste militante multispécifique. Le pigeonnier que Crasset a proposé a été commandé par La Défense, l'association des colombophiles de Beauvois-en-Cambrésis, et par la Base de loisirs de Caudry. L'espace intérieur de la capsule est fonctionnellement organisé comme un arbre, une sorte d'axe du monde, et la forme extérieure se fait l'écho de vieux modèles égyptiens de pigeonniers. Mondes historiques, mondes mythiques et matériels sont en jeu ici, dans cette maison pour

les oiseaux commandée par ceux qui les font naître, les élèvent, les font grandir, les font voler et deviennent-avec eux.

Un autre pigeonnier en forme de tour s'impose à ma mémoire ; une autre proposition en faveur de la récupération multispécifique pour les « créatures de l'empire » s'offrant à ceux, de quelque espèce qu'ils soient, qui pourraient la saisir. Nous sommes cette fois à Melbourne, en Australie, dans « Batman Parc », le long de la rivière Yarra, qui appartenait au territoire du peuple Wurundjeri avant la colonisation européenne. Cette région colonisée le long de la Yarra est devenue une terre en friche, un dépotoir des eaux usées et un site pour le fret et le transport ferroviaire, détruisant des « zones humides » (terme scientifique anglais) et détruisant le « pays » (terme par lequel les français et les aborigènes désignent des sites multidimensionnels et légendaires). Les « zones humides » et les « pays » sont aussi semblables et différents que ne le sont les « couffins du chat », les jeux de ficelles, le *na'atl'o*, et le *matjka-wuma* ; pour rester avec le trouble, les noms et les motifs sont nécessaires les uns aux autres, mais ils ne sont pas isomorphes³². Ils habitent des histoires liées, dissociées, enchevêtrées.

Le petit parc Batman a été créé en 1982 le long d'une gare de triage de trains de marchandises désaffectée, et le pigeonnier a été construit dans les années 1990 pour encourager les pigeons à se percher loin des bâtiments de la ville et des rues. Ce pigeonnier a la structure d'une tour ; il a été construit dans le cadre du plan de gestion de la ville pour les pigeons en liberté. Ce ne sont donc pas les pigeons sportifs bien-aimés des amateurs ou des colombophiles, mais les « rats du ciel » urbains tels ceux que nous avons déjà rencontrés, à Washington, dans le programme des parcs de la ville associé au laboratoire d'ornithologie de l'université de Cornell de renommée internationale.

32. L'Australie fut le premier continent où les Européens ont enregistré des jeux de ficelles. Ils ont reçu de nombreux noms dans diverses langues aborigènes par exemple, « matjka-wuma » en Yirrkala. Voir Daniel Sutherland Davidson, "Aboriginal Australian String Figures", *Proceedings of the American Philosophical Society* 84, n° 6, 26 août 1941.

Voir aussi : [http://australianmuseum.net.au/Survival-and-Revival-of-the-String-Figures-of-Yirrkala].

Les Pigeons de Melbourne sont venus avec les Européens et ont prospéré dans les écosystèmes et les mondes qui ont remplacé les zones humides de la rivière Yarra et ont dépossédé la plupart des usagers coutumiers, les aborigènes chargés de prendre soin du pays. En 1985, la loi de compensation des terres Wurundjeri Tribe et le Conseil du patrimoine culturel ont eu en partie pour objet de développer la conscience de la culture et de l'histoire des Wurundjeri au sein de l'Australie contemporaine. Je ne sais si ce conseil a joué un rôle quelconque dans la récupération partielle de la terre de Batman parc ; je sais que les sites le long de la rivière Yarra étaient des lieux significatifs pour les Wurundjeri. En 1835, l'explorateur et homme d'affaires John Batman, a signé avec un groupe d'anciens Wurundjeri un acte pour l'achat de terres. C'est la première et seule fois qu'on ait documenté que les Européens « ont négocié leur présence et l'occupation de terres autochtones directement avec les usagers traditionnels... Pour les 600 000 hectares de Melbourne, comprenant la plupart des terres comprises aujourd'hui dans la zone suburbaine, John Batman a payé 40 paires de couvertures, 42 tomahawks, 130 couteaux, 62 paires de ciseaux, 40 paires de lunettes, 250 mouchoirs, 18 chemises, 4 vestes en flanelle, 4 costumes et 150 livres de farine³³ ». Le gouverneur britannique de la Nouvelle-Galles du Sud a dénoncé et annulé cet impudent traité, prétendant qu'il empiétait sur les droits de la Couronne. D'une certaine manière, cette histoire très lourde doit être héritée, doit être remémorée, re-membrée³⁴, dans ce parc, petite bande d'une terre urbaine demandant à être restaurée³⁵, avec son pigeonnier remarquable.

33. [http://en.wikipedia.org/wiki/Batman's_Treaty] ; [http://en.wikipedia.org/wiki/Batman_Park] ; [http://en.wikipedia.org/wiki/Wurundjeri]. Je laisse les références Wikipedia sans commentaires partiellement pour marquer ma propre ignorance, en partie parce que je considère l'outil imparfait.

34. Haraway construit un métoplasme autour de remember, scindant le terme (re-member) de telle sorte à lui conférer une double signification : se souvenir et recomposer, remembrer. (NDT)

35. Nous avons choisi de traduire le terme « reclaimed » utilisé par Haraway par celui de restaurer, pour désigner le double sens de « réparation » après un dommage ou une perte, et de réappropriation. (NDT)

Le pigeonier du parc Batman n'est pas une recherche artistique en faveur d'une science citoyenne, ni l'œuvre d'une architecte engagée par une communauté de colombophiles, c'est une technique de contrôle des naissances – ou mieux, un contrôle de l'éclosion – une technologie cruciale pour les fécondités multisécifiques urbaines. Les pigeons exercent eux-mêmes une force matérielle urbaine sur la population, ils sont aussi un signe puissant de l'envahissement des lieux par des colons et des immigrants et de la façon dont les oiseaux endémiques des zones humides, aussi bien que les peuples autochtones, ont été dépossédés de cette terre. Rester avec le trouble : la tâche est celle d'une récupération multisécifique et, en quelque sorte, dans cet éloquent idiome australien, de « reprendre ensemble », avec moins de déni et plus de ce que j'appellerais justice expérimentale. Je veux voir le pigeonier comme une petite déclaration pratique, un rappel pour mener plus avant l'ouverture de la responsabilité, de la capacité de répondre au fait de rester avec le trouble. La capacité de répondre de, et de répondre à, est à la fois absence et présence, elle relève des actes de tuer et de nourrir, de vivre et mourir – de se souvenir de qui vit, de qui meurt (et comment), dans les jeux de ficelles de l'histoire des natures-cultures. Le pigeonier dispose de 200 nichoirs pour les pigeons, les invitant à déposer leurs œufs. Les gens viennent par le soubassement de la structure et remplacent leurs œufs avec des œufs artificiels que les pigeons couvriront. Les gens sont autorisés – encouragés même – à nourrir les pigeons autour du colombier, mais pas ailleurs.

Pitchfork, un blog dédié aux « projets ayant trait à la permaculture, l'éducation et la culture vivrière³⁶ » signale le pigeonier du parc Batman non seulement pour ses efforts pour faire face aux conflits pigeons-humains par des moyens novateurs, mais aussi pour un riche produit de concentré fait d'excréments compostables. L'auteur du blog a noté de manière suggestive que « la meilleure façon d'obtenir du fumier de pigeon dans votre système alimentaire est d'obtenir des pigeons qu'ils volent pour

36. Pitchfork Projects, "Wild harvest-Bird poo", 16 décembre 2010 [<http://pitchforkdesign.blogspot.com/>].



Photo de Nick Carson, 2008³⁷.

vous ». Dans un parc qui était un dépotoir il n'y a pas si longtemps, cette suggestion du monde de la permaculture ne manque pas de charme. Ce pigeonier n'est pas un projet pro-vie ; à mon avis, il n'y a aucun devenir-avec animal-humain sérieux qui puisse être un projet pro-vie dans le sens américain de cette expression³⁸. Et si le pigeonier municipal ne peut certainement pas défaire les traités inégaux, la conquête et la destruction des zones humides, il n'en est pas moins un fil possible pour un motif de « reprendre ensemble » non-innocent, interrogatif, multisécifique et toujours en cours.

37. [http://en.wikipedia.org/wiki/File:Batman_Park2.jpg].

38. Haraway fait ici une allusion ironique aux mouvements, très virulents aux États Unis, contre l'avortement. Ces mouvements ont parfois tenté des alliances stratégiques avec les activistes de la protection animale. (NDT)

III. PARTAGER LA SOUFFRANCE, PARTAGER LA PROSPÉRITÉ : CAPACITÉ VIRALE DE RÉPONSE

Il n'y a pas d'innocence dans ces histoires apparentées, et devoir en rendre compte est une tâche qui s'élargit sans cesse et qui sera toujours inachevée. En effet, la responsabilité à l'égard des devenirs-du-monde en jeu dans ces histoires exige la culture de responsabilités et de capacités de répondre virales, véhiculant des significations et des matériaux, à travers les espèces et de telle sorte à infecter des processus et des pratiques qui pourraient encore enflammer les épidémies de récupération multispécifique. Elles pourraient même s'avérer fécondes sur la Terra en des temps et des lieux ordinaires. Appelez cela utopie ; appelez cela du nom de ceux qui habitent les lieux méprisés ; appelez cela contact ; appelez cela du nom de virus, si rapidement mutant, de l'espoir, ou du nom de l'engagement, moins rapidement changeant, de rester avec le trouble. Mon slogan des années 1980, des « cyborgs pour la survie de la Terre » résonne encore, dans une cacophonie de bruits et de fureurs émanant d'une progéniture très nombreuse mise bas dans la souffrance partagée, mais non-mimétique, et dont la délivrance se prolonge dans les mouvements d'efflorescences encore à venir.

Comme tout ce que j'ai écrit ces 12 dernières années, ce document a été impulsé par une chienne nommée Cayenne, la chienne de mon cœur. Les relations d'attentions intimes qui ont attelé ensemble une femme et une chienne envahissent de manière virale toutes sortes de publics. La contagion à l'état pur. Les espèces compagnes s'infectent les unes des autres, tout le temps. Les obligations éthiques et politiques incorporées sont contagieuses, ou devraient l'être. *Cum Panis*, les espèces compagnes, les femelles de deux espèces (avec leurs microbiomes faits d'innombrables espèces) à la même table. Pourquoi raconter des histoires de ce genre, quand il n'y a plus que de multiples ouvertures et pas de fin ? Parce que il y a pas mal de responsabilités, de capacités de répondre qui se trouvent renforcées dans de telles histoires.

Ce n'est plus une nouvelle : les sociétés, les États, les fermes, les cliniques, les laboratoires, les maisons, les salles de spectacles, les arts, les sciences, les technologies, et les vies multispécifiques sont enchevêtrées dans des devenirs-du-monde qui se déploient sur de multiples échelles, dans une multi-temporalité, agençant une multi-matérialité. Mais les détails importent. Les détails relient des êtres à de véritables responsabilités. Chaque fois qu'une histoire m'aide à me rappeler ce que je pensais, ce que je savais, ou m'initie à de nouveaux savoirs, un muscle essentiel pour se tenir en forme fait un exercice d'aérobic. Un tel exercice augmente la réflexion collective et le mouvement. Chaque fois que je trace un enchevêtrement et ajoute quelques fils qui, au premier abord semblaient bizarres, mais se sont avérés être essentiels pour le tissu, je conçois un peu plus fermement que le fait de rester avec le trouble d'un devenir-du-monde complexe est le nom du jeu par lequel, ensemble, nous vivons bien (et mourons bien) sur la Terra. Il est de notre responsabilité de façonner des conditions (et nous devons répondre des conditions que nous façonnons), qui feront prospérer des vies multispécifiques face à – et en dépit de – terribles histoires, mais pas de la même façon. Les différences importent – pour les écologies, les économies, les espèces, les vies.